

Sémiotique et Poétique de la traduction

KHEMRI Hocine
Université Constantine

La traduction est une activité linguistique qui permet le passage du sens d'une langue à une autre. On appelle, conventionnellement, la première, la langue de départ (ou de base) et la seconde la langue d'arrivée (ou cible). Cependant, ce passage ne va pas sans poser de problèmes épistémologiques et critiques. Notre réflexion tente de discuter de quelques éléments qui sont liés à ces problématiques et ne prétend, aucunement, les résoudre définitivement, mais simplement engager le débat.

En se référant à la sémiotique et à la linguistique, la traduction semble avoir pour centre d'intérêt ces deux disciplines et leur fournit les matériaux nécessaires pour leur développement. Le débat relancé par les gens qui s'intéressent, de près ou de loin, aux langues, n'est pas seulement d'ordre didactique, mais d'ordre épistémologique et reflète l'importance accordée à la connaissance des langues humaines, leurs interactions et leurs fonctions.

Le but essentiel de la traduction est d'établir le contact(1) entre deux langues différentes ayant chacune ses propres catégories grammaticales et ses propres modes d'expression. De ce fait, la traduction paraît comme produit linguistique de premier degré et ne peut être appréhendée que par la science du langage, c'est à dire que "toute opération de traduction (...) comporte, à la base une série d'analyses et d'opérations qui relèvent spécifiquement de la linguistique" (2).

L'activité traduisante qui relève du domaine de la linguistique appliquée, met en application les outils conceptuels fournis par la

linguistique générale telle qu'elle a été formulée par F. de Saussure, L.Hjelmslev et R.Jakobson. La linguistique, comme on le sait, s'occupe de la communication, et donc elle s'inscrit dans le schéma de la communication qui a été élaboré par R. Jakobson. A partir de là, on peut dire que la traduction est un moyen de communication qui comporte un destinataire (le texte de base), un destinataire (le texte d'arrivée) et le message (le texte traduit). M.N.Affaya, en constatant la situation de la traduction dans le domaine arabe, pose comme condition pour sa réalisation le décalage de situations historiques et civilisationnelles, "et pour qu'elle s'effectue, il faut dit-il, qu'il y ait au moins deux personnes : un auteur et un traducteur dans deux situations différentes, et la tâche du traducteur est d'éliminer ces différents"(3).

En dépassant la polémique civilisationnelle qui sous-tend toute idéologie de renfermement, on peut dire que la traduction met à la disposition des humains un espace de dialogue et d'entente et permet l'ouverture sur l'autre pour mieux le connaître et le comprendre. L'idée de conflit peut être réduite à la différence de catégories grammaticales, c'est à dire à la structure linguistique elle-même qui ne pourrait pas passer par une autre langue, ou passe difficilement, et à la vision du monde. Remk Krunk, en analysant les pratiques des traducteurs arabes anciens tels que Youhanna b. Batrik et Ben Naïma al Himsi constate que leurs traductions du grec demeurent mauvaises pour deux raisons : "la première, il n'y a pas des mots arabes qui remplacent tous les mots grecs ; la deuxième est que la spécificité de la syntaxe et les rapports de prédicats ne sont pas toujours en parfaite concordance entre les deux langues"(4). Le problème soulevé par R.Kruk est d'ordre technique et ne peut être un obstacle pour la traduction. Ce même problème est de l'avis de tous les linguistes qui se sont intéressés aux problèmes de la traduction. Les différences des normes linguistiques et les catégories grammaticales ainsi que les niveaux de styles, ont fait l'objet d'innombrables investigations linguistiques.

D.Gouadec, fait la synthèse des pratiques de la linguistique appliquée dont la traduction tire un grand profit ; et voit que toute "théorie de la traduction" se devra de tenir compte de deux niveaux :

a) le niveau grammatical abstrait de la langue, où chaque mot possède une signification et entre en rapport avec tous les autres mots de la langue dans le cadre des servitudes syntaxiques.

b) le niveau de discours sous-tendu par lequel le mot reçoit un effet de sens particulier comme la présence d'un contexte détermine une théorie(5). Ce dernier élément rhétorique, difficile à cerner, reste insurmontable car il exige la connaissance et la maîtrise des références socio-culturelles de chaque langue. Le rhétorique liée à la syntaxe exige une parfaite connaissance de la signification du mot et de ses connotations dans le discours. Cet état de fait "nécessite, de la part du traducteur, une large maîtrise de la spécificité des systèmes littéraires et de leurs coordonnées esthétiques et symboliques, ainsi que leur fonctionnement à l'intérieur des deux systèmes linguistiques." (6) Cette remarque impose au traducteur, en plus de la maîtrise des deux langues, la connaissance de la culture qui les sous-tend ainsi que leurs sous-produits et dérivés. Cela revient à dire que "la tâche du traducteur paraît à travers la réduction de la différence entre le texte traduit et son origine et d'extraire le texte traduit du texte original par l'intervention qualitative du traducteur ayant sa propre langue, sa culture et son histoire sans agresser ou déformer la réalité du texte" (7). Ce genre de traduction peut être qualifié de traduction créative.

Dans cet ordre d'idée nous constatons que l'opération traduisante présente quelques faiblesses dues aux différences entre les langues et leurs spécificités socio-culturelles. Le nom Hatem, dans un texte arabe cannote la générosité à outrance, lors de sa traduction en français, par exemple, ce nom se trouve dépourvu de ces connotations car "le public récepteur possède une formation

culturelle, un système de connotations et références qui n'est pas le même que celui de l'auteur de langue arabe et de son public d'origine." (8) On peut dire de même, mais en contre-sens, pour le nom Arpagon de la pièce de Molière qui cannote l'avarice outrance. C'est peut être le prix qu'il faut payer car le passage d'une langue à une autre entraîne parfois des sous-traductions et parfois des sur-traductions.

Etant donné que chaque mot appartient à un champ-sémantique et à une sphère de sens, de nombreux problèmes surgissent lors de son transfert d'un système linguistique à un autre. A titre d'exemple, si on prend les mots lune et soleil, du point de vue morphologique, "lune" est au féminin et "soleil" est au masculin ; ces mêmes deux mots en arabe "changent de genre" et "lune" (al hilal) devient masculin et "soleil" (chams) devient féminin. Ce transfert entraîne un changement capital au niveau des connotations qui sont liés à la culture et à l'imaginaire collectif. Ce problème a été soulevé par al-Jourjani (5^e siècle de l'hégire) qui a situé le problème au niveau de la métaphore en tant que lieu sémiotique (9). L'activité traduisante ne peut dépasser ces désagréments sans l'effort du "traducteur, voire le public d'accueil, [qui] devrait être plus que des linguistiques, de bons sociologues et historiens pour préserver "l'intégrité du texte d'origine" (10). Cette remarque nous autorise à concevoir la traduction, non pas comme un travail technique mais comme un travail poétique et sémiotique, car le traducteur travaille sur la langue et chaque système a ses propres contraintes et ses catégories spécifiques.

Pour dépasser cet énorme obstacle, et, sachant que les mots de chaque langue n'ont pas exactement le même sens dans une autre, la traduction serait "chercher non plus le même, mais l'équivalent" (11). Les traducteurs soucieux de l'exactitude et les prétendants de la reproduction précise du texte dans une autre langue adoptant le terme d'équivalent pour échapper à toute confusion. Ce terme, emprunté à la logique et à la linguistique stipule que "du point de vue

sémantique, l'équivalence correspond à une identité sémique partielle entre deux ou plusieurs unités reconnues".(12) Et comme le mot n'évoque pas le même sens chez les usages d'une langue donnée, et dépend de leur expérience linguistique et de sa position dans un contexte précis, le terme d'équivalence n'évoque pas la substitution ou l'identité (au sens logique) et sert d'échappatoire sans plus.

Cette remarque est valable, plutôt, pour les textes dont l'épaisseur poétique est dense, car "ce qu'on peut traduire est le sens dénotatif des mots neutres, et à ce sens peut s'ajouter quelques traits qui quelque soit l'effort du traducteur pour respecter les accents du texte d'origine n'arrive, dans le meilleur des cas qu'à produire des équivalence".(13) A cette situation échappe le discours des sciences exactes où les termes ont un sens dénotatif et où les concepts évitent toute influence de la métaphore et toute domination du langage imagé. Nous constatons donc, que le concept d'équivalence pose problème. "Tout le problème ... et tous les problèmes de la traduction résideraient alors dans la définition de la notion d'équivalence" qui deviendrait une notion centrale dans la théorie et la pratique de la traduction"(14).

D.Gouadec constate que l'équivalence dans la traduction n'est possible que si les deux langues l'admettent, c'est-à-dire que si elle est inscrite ou sous-jacente à ces deux langues ; par conséquent "l'équivalence de traduction porte sur une équivalence des images notées par le texte de départ et le texte d'arrivée." (15) Le problème, comme on peut le constater, n'est pas tout à fait résolu, et R.Jakobson, dans une projective sémi-linguistique fait le rapprochement entre l'équivalence et l'interprétation pour aboutir à la négation de l'équivalence, ou du moins partiellement, pour dénoncer son incapacité à résoudre les problèmes de la traduction. Cependant, il n'exclut pas la possibilité de sa réalisation ; il dit "au niveau de la traduction proprement dite, il n'y a ordinairement pas d'équivalence complète entre les unités codées, cependant que les

messages peuvent servir adéquatement d'interprétation des unités ou des messages étrangers."(16) Le problème comme on peut le constater, n'est pas tout – à – fait résolu, et R.Jakobson nous donne l'impression que la traduction ne se réalise que partiellement. G.Mounin lui-même tire presque la même conclusion quand il fait remarquer que "la linguistique contemporaine aboutit à définir la traduction comme une opération, relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint". (17) En ce sens dans la communication par la traduction ne peut pas réussir à transmettre le message parfaitement.

Tous les linguistes sont quasiment unanimes pour voir en la traduction un sous-produit qui puise ses concepts et ses méthodes de la linguistique et que l'échec partiel attribué à la traduction revient à l'inadéquation des langues. Certes, cela est vrai en partie, mais l'essentiel du problème est que linguistique se trouve parfois incapable de cerner la polysémie du discours ou de l'énoncé en la traitant comme des concepts au préalable, définis sémantiquement. C'est ainsi que la traduction intervient pour ouvrir le champ de nouvelles perspectives pour la linguistique comme l'a rapporté, Y.Hellal selon M.Wandruskya qui dit "pour mieux comprendre la nature de nos langues humaines, la linguistique se tourne aujourd'hui vers la traduction. C'est, en effet, dans la traduction qu'apparaissent au grand jour les convergences et les divergences entre les formes et les structures de nos langues particulières, que se dévoilent les universaux du langage humain."(18) Selon, la citation précédente la traduction commence à rendre à la linguistique ce qu'elle lui doit, et par là, elle s'annonce comme outil de travail indispensable pour la linguistique.

Dans le prolongement de la linguistique, la sémiotique, en tant que "science des signes", s'intéresse de près à la signification qui "est d'abord une activité (ou une opération de traduction) avant d'être son résultat." (19) et voit en la traduction un processus sémiotique de la production du sens. Les signes sont pour le

sémioticien ce que sont les mots pour le linguiste, mais le concept de signes linguistiques et non-linguistiques, c'est-à-dire tous les systèmes signifiants. Cependant, R.Jakobson préconise l'idée du sens comme traduction, en parlant du signe linguistique et dans cet esprit il affirme que le "sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué, spécialement par un autre signe "dans lequel il se trouve plus complètement développé". Comme l'enseigne Peirce, le plus profond investigateur de l'essence des signes"(20)

En revanche, un autre sémioticien considéré comme l'héritier et le continuateur de Saussure et de Hjelmslev, en l'occurrence, A.J.Greimas souligne la primauté des signes linguistiques par rapport aux autres catégories de signes et "reconnaît généralement aux langues naturelles un statut privilégié par rapport aux autres sémiotiques du fait qu'elles sont seules susceptibles de servir de langue d'arrivée"(21)

Le signe linguistique de par son statut spécifique, et dans le cadre de la traduction connaît, à en croire Jakobson, trois manières d'interprétation "selon qu'on le traduit dans d'autres signes de la même langue, dans une autre langue, ou dans un système de symboles non-linguistiques" (22) Selon Jakobson la traduction en tant qu'activité sémiotique n'est que la sémiosis, c'est-à-dire la production de la signification. En ce sens, la traduction n'est qu'un prétexte (contexte) pour exprimer une idée ou formuler un message, car "entre le jugement existentiel "il y a du sens" la possibilité d'en dire quelque chose, s'intercale en effet la traduction ; "parler du sens", c'est à la fois traduire et produire de la signification"(23)

Pour passer du signe à la signification, ou selon de Saussure du signifiant au signifié un processus d'activité cognitive, c'est-à-dire de compréhension, se met en marche. Cette compréhension se manifeste ou s'exprime par l'interprétation du texte de départ ; dans ce cas la traduction ne serait que l'interprétation de ce texte dans un cadre purement sémiotique, "le domaine de la compréhension, c'est celui

des signes et de la signification."(24) Comme nous pouvons le constater, la compréhension reste au niveau imminent si elle n'est pas suivie immédiatement d'une interprétation qui la fera élever à un niveau supérieur. P.Ricoeur note justement la hiérarchisation de ces deux modalités cognitives en affirmant que "la compréhension est le moment immédiat, l'interprétation le moment médiate"(25). Cette hiérarchisation n'est de nature linéaire, c'est à dire, une succession, mais elle est plutôt de l'ordre, de la complémentarité.

Partant de ces remarques, le mode de traduction se révèle guidé par la compréhension et en même temps conditionné par l'interprétation. Au niveau pratique, on a l'impression que ces trois termes à caractère polysémique sont équivalents et relèvent du même domaine celui de la cognition. D'ailleurs, en linguistique et en sémiotique la traduction est traitée comme interprétation de signes, parce que la préoccupation majeure du traducteur est le sens. C'est pourquoi, affirme Gadamer, toute traduction est déjà interprétation ; on peut même dire qu'elle est toujours l'accomplissement de l'interprétation que le traducteur a conféré à la parole qui lui a été proposée." (26)

Le mot est lâché par H.G. Gadamer, la parole a été de tout temps liée à l'énonciation, au sujet énonciateur, ce qui veut dire que le sujet s'inscrit dans son discours et que les sémioticiens ont dénommé le "faire interprétatif" qui "se présente alors comme le principal mode de fonctionnement de la compétence épistémique", (27). Cette compétence ne peut se manifester que par la médiation du langage car "le seul moyen de comprendre ou d'interpréter un discours est le recours à la langue qui, entité abstraite, sous-entend la réalité linguistique"(28). Cette réalité a plusieurs aspects et en sens. "La langue est alors véhicule d'une civilisation et d'une culture, au sens très large du terme...pose une problématique qui n'est pas spécifique de la traduction, mais qui est d'essence philosophique"(29)

A partir de là surgissent les problèmes que rencontre la traduction qui sont d'ordre linguistique et "la difficulté de l'interprétation, et

donc de la traduction, dépend par conséquent de la richesse (quantité, nombre) des éléments qui composent le texte, de leur "qualité (nature) mais surtout de la complexité de leur organisation (rapports internes du texte). Elle leur est proportionnelle"(30)

Partant de la connaissance des problèmes épistémologiques et linguistiques et s'inscrivant dans une perspective herméneutique, H.G. Gadamer affirme et sans hésitation que "tout traducteur est un interprète "(31), du même coup il bannit le proverbe italien "Traduttore, Traditore" qui récuse la possibilité et l'essence même de la traduction et anéantit le concept métaphysique de "fidélité" qui passe outre les spécificités linguistiques et culturelles.

Dans cette même perspective, Gadamer conçoit l'interprétation sous un angle dialogique et par conséquent "l'interprétation est tout comme la conservation, un cercle qui se boucle dans la dialectique de la question et de la réponse" (32). Cette constatation évoque le problème de la communication par la traduction et insiste sur la compétence s » l'énonciataire pour accomplir le faire impératif.

Un autre écrivain, arabe partant du même cadre théorique établi par Gadamer remarque que "le faire impératif, qui préconise le principe du dialogue entre le moi et l'autre, et obéit à une logique interactionnelle sous tendue par les couples question / réponse, la problématique / la solution ; institue un parcours interactif qui exige un lecteur, ou plutôt un traducteur expérimenté ayant une compétence globale de l'ensemble des spécificités formelles, esthétiques et historiques." (33). Cette race de traducteurs s'avère très rare et élève le traducteur au rang idéal en lui attribuant l'image d'un monsieur-qui-connaît-tout en revanche l'activité traduisante est tout comme la compréhension conditionnée par plusieurs facteurs socio-linguistiques. L'archi-traducteur (comme l'architecte) est une catégorie abstraite et idéale qui prétend atteindre la perfection et qui resto, on tout cas, au dozzus de toute prétention démozurée.

La traduction comme produit linguistique et outil de communication se présente comme un processus de productions de

messages de décodage signifiant ainsi les deux instances de l'énonciation qui sont (seraient) inscrites dans la logique de cet échange. Leur présence relève de l'ordre symbolique c'est-à-dire que ces deux instances ne sont pas des personnes réelles avec des coordonnées précises mais comme valeur sémique. C'est ainsi que la traduction, en tant qu'activité sémiotique "peut être décomposée en un faire interprétatif du texte ab quo, d'une part, et un faire producteur du texte ad quem, de l'autre" (34)

Le faire interprétatif, comme concept sémiotique, dénote la présence et l'activité du sujet traducteur et met l'accent sur le savoir – faire qu'il détient. Ce savoir-faire consiste en la connaissance des langues, de leurs systèmes et des significations des mots ce qui permet d'opérer un va-et-vient, plus ou moins aisé entre les deux langues.

Que peut la traduction ?

Comme toute science et toute pratique humaine, la traduction a des limites. Ces carences sont imposées par des facteurs externes à la traduction qui dépassent son domaine mais qui trouvent des solutions dans d'autres disciplines. Les insuffisances sont surtout relevées au niveau de la traduction des textes dits poétiques et à densité symbolique, là où il y a abus de polysémie. Ces textes traitent de la réalité d'une manière subjective et adoptent une vision du monde qui ne coïncide pas forcément avec la réalité objective. Ce mode de représentation est appelé par Luckas et ensuite Goldman "les visions du monde" ; et ces textes littéraires sont le lieu propice où apparaissent ces visions du monde. Ces "visions du monde qui s'expriment à travers les langues mettent en jeu la réalité de la connaissance et non l'essence de la traduction" (35) Cela est en partie, vrai, mais comment réparer ce manque ?

La linguistique synchronique ou structurale a connu un succès relatif dans l'étude de la traduction, et en s'intéressant à cette pratique, elle l'a traité comme texte-objet sans tenir compte de la transposition du sens d'une langue vers une autre et sans même

mesurer l'écart entre sa structure de départ et de sa structure d'arrivée. Ce qui l'intéresse c'est son état actuel, et par là il n'y a pratiquement aucune différence de point de vue de l'analyse linguistique, entre un texte traduit en français, par exemple, et un texte écrit directement en français, et "au lieu, dit G. Mounin, de s'hypnotiser sur la part non communiqué ou non- communicable des messages, elle (la linguistique) a donc entrepris l'analyse de la part communiquée".(36)

La remarque de Mounin évoque d'une manière implicite le problème des différences structurales des langues, car ce qui est exprimé par une langue n'est pas traduisible dans une autre, et à partir de là R. Jakobson met l'accent sur cet aspect car "les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles doivent exprimer, et non par ce qu'elles peuvent exprimer"(37). Entre le devoir dire et le pouvoir de dire s'articule le vouloir-dire qui est la traduction. Mais est-ce que ce vouloir-dire est voué au succès.

La traduction en tant que transformation et interprétation peut parfois déformer le sens du texte et peut aller jusqu'au contre-sens si le traducteur n'arrive pas à dominer les catégories génériques et les structures morpho-syntaxiques des deux langues, ou, encore, les valeurs culturelles et civilisationnelles qui essaient de les faire passer d'un univers à un autre. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour les traductions des textes arabes en français qui ont fâcheusement déformé la réalité et par conséquent "l'image du monde arabe que révèle les traductions est marquée par l'exotisme somptueux, sensuel et naïf des mille et une nuits" (39) Pour dépasser cet abîme, il faudrait retraduire les textes déjà traduits pour rétablir l'image réelle du monde arabe et restituer au texte sa réalité de ses valeurs intrinsèques.

En examinant l'activité traduisante, on reconnaît aux langues naturelles un statut privilégié, parce qu'elles sont dotées de caractéristiques qui leur permettent de produire des métalangages, c'est-à-dire une langue ayant pour objet une autre langue. Cela

signifie que "si les langues naturelles se traduisent les unes par les autres, elles fournissent également le matériel nécessaire pour les constructions métalinguistiques leur permettant de parler d'elles-mêmes"(39). Dans cette perspective, la traduction comme métalangage rejoint tout à fait l'activité critique et l'interprétation, étant donné que sa tâche se penche sur l'étude de la langue en tant que moyen d'expression et en tant que thème.

La traduction, en sa qualité de moyen de communication et de transmission de savoir, s'avère très utile pour la pensée critique et sociale arabes actuelles qui souffrent d'insuffisance en matière de production de concepts et de méthodes d'approche. A ce propos, Ch. Khoury relève deux problématiques concernant la traduction du concept critique et scientifique dans la langue arabe, "la première concernant le retard accusé pour le traduire, d'autant plus que souvent il est pensé après être dépassé dans son espace d'origine, ou crée d'une manière précipitée ; la deuxième le nombre important de traductions des concepts selon ses traducteurs et les langues d'origine d'emprunt"(40) Cette situation crée un malaise dans la communauté des lecteurs et les laisse perturbés ne sachant quel concept il faut utiliser.

Cet état de fait n'exclut pas la possibilité de traduire, ni même réduire son rythme, et elle s'impose comme nécessité car "elle collabore d'une manière efficace à formuler les questions du paradigme critique arabe, et c'est elle qui l'alimente de concepts qui renforcent ses procédures analytiques et participe à l'édification d'un savoir critique de systèmes littéraires et cognitifs arabes." (41) De ce point de vue, la traduction s'affirme comme une pratique incontournable et comme moyen de développement critique et scientifique. Elle permet, du même coup, l'ouverture sur l'autre pour mieux le comprendre ou bénéficier de son savoir-faire.

L'un des problèmes majeurs que connaît la traduction, à mon avis, est celui de la traduction de la poésie, car elle n'est pas un simple discours ni un message ordinaire. La poésie dans chaque

langue est soumise à une double contrainte. D'abord les lois de la création poétique : les mesures, les rythmes, les vers, les syllabes, de la langue imagée ; en un mot ce qui fait de la poésie un art. La deuxième est la structure linguistique même qui diffère d'une langue à une autre étant donné que "chaque système a sa propre structure douée d'une cohésion interne qui ne coïncide pas avec celle d'une autre langue." (42)

Partant de ces principes, al Jahiz (mort en 868) a affirmé, fermement, l'impossibilité de la traduction et a déclaré "que la poésie ne peut être traduite ni transférée, et si cette opération se produit sa syntaxe se "brise" et son rythme s'efface et par conséquent elle perd de sa beauté et de son éblouissement ; ce qui n'est pas le cas pour la prose." (43) Et, al Jahiz argumente sa position en prétendant que la poésie est le premier métier arabe par excellence et que les autres peuples n'ont pas autant ni mieux, car la poésie est le "diwan" des arabes, leur vertu (fadhila) et leur grandeur.

Au siècle précédent, le critique anglais G.H.Lewis, prend une position plus radicale encore en excluant toute tentative éventuelle de la traduction de la poésie en stipulant "qu'il est impossible de traduire un seul vers de la poésie anglaise dans d'autres mots anglais." (44) Cette position a été reprise par Lewis après sa lecture de la poésie de l'allemand Goethe et ses tentatives de la traduire en anglais. A l'opposé des chercheurs contemporains : Mounin, Gouadec, El-Foul... plaident pour la traduction pour mieux connaître ou maîtriser les langues. G.H. Lewis constate que la traduction est néfaste pour les chefs d'œuvres grecs et latins. (45) et notamment pour les deux langues, car le lecteur s'en désintéresse complètement puisque la traduction le met à sa portée et le dispense d'apprendre le grec et le latin.

Les deux points de vues, précédemment cités, celui d'al-Jahiz et celui de G.H. Lewis, ne vont pas empêcher le traducteur de faire son métier et d'essayer de ramener au lecteur les textes qu'il ne peut pas lire parce qu'ils sont écrits dans une langue qu'il ignore. Pour

contourner cet obstacle on a recourt ordinairement, à des re-traductions. Le traducteur n'est-il donc pas un interprète? Les "Rombayat"(Quatrains) de Omar al Khayam furent traduits, en arabe au moins quatre fois, par W. al Boustani, M. al Sibai, S. al Hachimi, J.S. Zahaoui et A. Rami (46) D'autres textes majeurs et supra-littéraires ont, eux aussi, connu ce phénomène. Le Coran a été l'objet de plus de cent traductions, uniquement dans la langue française, et j'en ai moi-même consulté plus d'une vingtaine où aucune ne ressemble exactement à l'autre. La Poétique d'Aristote est passée également par plusieurs traductions ; celles de : al Farabi, Ibn Sina, Ibn Roshd, et au XX^e siècle Abderrahmane Badaoui et Choukri Ayyad.

On peut dire également pour le Degré zéro de l'écriture de R. Barthes qui a été traduit deux fois en arabe (Damas, Rabat). Ses Eléments de sémiologie (Rabat, Beyrouth) ; ou encore la Morphologie du conte de Propp (Rabat, Beyrouth), Le plaisir du texte de R. Barthes (Paris, Casablanca)...et la liste est longue.

Tous ces textes feront le bonheur des traductologues et serviront de champ d'investigation pour les analystes en leur permettant d'une part de mesurer l'écart entre chaque traduction et le texte d'origine (ou de départ), et d'autre part de relever les indices appartenant à chaque période historique tels que les niveaux linguistiques, le rapport du texte d'origine, les rajouts ou les omissions. L'aboutissement étant de considérer la thèse de l'activité traduisante comme activité interprétative.

Une œuvre supra-littéraire peut connaître plusieurs traducteurs dans des langues différentes et s'intègre parfaitement dans le patrimoine culturel de cette langue, tel est le cas des contes des Mille et une nuits et c'est la version de Galland "qui a servi de base à toutes les traductions européennes pendant un siècle."(47)

Ce qui suppose qu'une langue, à un moment donné, peut servir de langue d'accueil pour la littérature d'une nation bien précise, et ceci pour des raisons historiques ou culturelles". Au XX^e siècle l'anglais

Sémiotique et Poétique de la traduction

reste un véhicule fort utile pour la connaissance des textes écrits en chinois ou dans les langues de l'Inde. André Gide traduit L'Offrande Lyrique de R.Tagore non sur le texte bengali mais Sur une version anglaise, d'ailleurs établie par l'auteur." (48).

Cet état de fait n'est pas spécifique au français ni à l'anglais, mais il a été connu par l'arabe qui servi de langue de base pour la philosophie grecque et la sagesse de l'Inde. D'ailleurs les fables de Kalila et Dimma qui reprennent une partie du Pantacranta indienne n'ont connu autant de traductions qu'à partir de l'arabe pour atterrir dans les langues indo-européennes, anglo-saxonnes, ainsi que dans les langues sémites, le persan et le grec modernes, ainsi que dans l'éthiopien.(49) Ce recueil a été repris en grande partie par Jean de la Fontaine dans ses Fables.

Toutes les traductions établies à partir d'un seul texte démontrent qu'il n'y a pas de traduction innocente, et qu'il y a des traductions de deuxième main ou encore plus.

Que traduit-on ? Les mots ou les choses ?

La question demeure, désormais posée.

Références

- 1 – G.Mounin : Les problèmes théoriques de la traduction p4
Gallimard 1963 – Paris
- 2 – Op-Cit p16
- 3 – M.N.Affraya : L'imaginaire et la communication (en arabe)
p185 Beyrouth 1993
- 4 – Remka Kruk : "Les anciens traducteurs arabes" (traduit) p320
Profils...Damas 1977
- 5 – D.Gouadec : Comprendre et traduire p8 Bordas 1974 Paris
- 6 – A.Baassou : "La traduction et l'interprétation" (en arabe)
p276 in Alamat – Djedda, n°29/1998
- 7 – M.N.Affaya : Op.Cit p186
- 8 – N. Tomiche : La littérature arabe traduite p69

Geunter 1978. Paris

9 – A.I-Jurjani : Les mystères de l'éloquence (en arabe) p23
Beyrouth 1978

10 – N.Toumiche : Op. Cit p28

11 – L.El foul : "Traduction et enseignement des langues" p98
Cahiers de la traduction N°1/1993.Alger

12 – A-J Greimas et J. Courtes : Sémiotique : Dictionnaire
raisonné p132 Hachette 1979. Paris

13 – H. Khatib : "Des problèmes de la traduction en (arabe) p311
in Profils ...Damas 1977

14 – L.El Foul : Op. Cit p 98

15 – D.Gouadec : Op. Cit p10

16 – R. Jakobson : Essais de linguistique p80 Minuit 1963. Paris

17 – G. Mounin : Op. Cit. p 278

18 – Y. Hellal : La théorie de la traduction. pp 4 – 5

19 – Greimas, Courtes : Op. Cit p398

20 – R.Jakobson : Op.Cit p79

21 – Greimas, Courtes : Op. Cit

22 – R.Jakobson : Op. Cit

23 – Greimas, Courtes : Op. Cit

24 – P.Ricoeur : "Entre sémiotique et herméneutiques" p5
Nouveaux actes sémiotiques, 1990

25 – Op.Cit. p7

26 – H.G.Gadamer : Vérités et méthodes p230 éd. du seuil.1976
Paris

27 – Greimas, Courtes : Op.Cit. p192

28 – D.Gouadec : comprendre et traduire p11

29 – Y.Hellal : La théorie de la traduction p25

30 – L.El Foul : "Traduction et enseignement des langues". p107

31 – H.G.Gadamer : Op. Cit p233

32 – Op. Cit. p235

33 – A. Baassou : "La traduction et l'interprétation" p277

34 Greima, Courtes : Op. Cit p398

Sémiotique et Poétique de la traduction

- 35 – Y. Hellal : Op. Cit. p23
- 36 – G. Mounin : Les problèmes théoriques de la traduction p173
- 37 – R. Jakobson : essai de linguistique générale p84
- 38 – N. Toumiche : La littérature arabe traduite. P2
- 39 – Greimas, Courtes : Op. Cit. p398
- 40 – C.Khoury : "Le rôle du concept scientifique dans la traduction" p193-194 in Alamat, Djedda, N°29/1998
- 41 – A. Baassou : Op. Cit p 275
- 42 – Y.Hellal : Op. Cit p49
- 43 – al-Jahiz : Les animaux (en arabe) p74 –75 – vol 1 Le Caire 1357h – 2^e éd
- 44 – H.Khatib : Op. Cit. p 302
- 45 – Op. Cit. p307
- 46 – B.Z.Khourchid : La traduction et ses problèmes (en arabe) p87 Le Caire 1985
- 47 – P. Brunel, Pichois, Rousseau : Qu'est ce que la littérature comparée ? p46 A.Colin 1983 Paris
- 48 – Op. Cit. p47
- 49 – B.Z.Khouarchid : Op.Cit. p 38